

velle conception de l'histoire qui invite à reconsidérer les 'lieux de mémoire', ils ont notamment choisi d'étudier ces témoins que sont les monuments aux morts, ces traces du passé que nous côtoyons au quotidien sans plus les voir ni les comprendre, afin de montrer la complexité de leurs significations.

Répondant à l'appel déjà lancé en 1978 par Maurice Aghulon, Stéphanie Claisse a décidé de procéder au recensement systématique des sources monumentales situées sur les communes d'Étalle, Habay, Léglise et Tintigny. Le titre de son ouvrage *La mémoire de la guerre 14-18 à travers les monuments aux morts...* traduit bien son souci de comprendre la vision que ceux qui ont choisi de faire ériger ces mémoriaux ont de la guerre dans l'immédiat après-guerre et de saisir comment, par leur présence, se perpétue la mémoire dans les mentalités et les comportements sociaux.

Très soucieuse de rigueur, l'auteure précise par une approche historiographique complète l'état de la question tant pour la France que pour la Belgique, et situe sa démarche méthodologique. Elle choisit de combiner la typologie mise au point par Antoine Prost avec celle d'Annette Becker, qui se situe au niveau d'une étude plus poussée des mentalités; elle s'inscrit aussi dans le sillage de chercheurs belges comme B. Dhuyvetter et A.Tixhon. Elle construit ainsi une approche alliant à la fois une étude typologique précise à une réflexion complexe autour du souvenir et des commémorations.

STÉPHANIE CLAISSE

«La mémoire de la guerre 1914-1918 à travers les monuments aux morts des communes d'Étalle, Habay, Léglise et Tintigny»

[Études sur la Première Guerre mondiale 7]

Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2002, 271 p.

Au moment où les derniers témoins de la guerre 14-18 disparaissent, les historiens orientent leurs recherches vers l'étude de la Grande Guerre. Stimulés par une nou-

On retrouve cette approche typologique dans les annexes qui offrent une grille d'analyse systématique et exhaustive des

données objectives relatives aux 42 mémoriaux répertoriés et constituent dès lors une véritable ‘carte d’identité’ comparative. Une iconographie et quelques documents concernant les commémorations sont également repris en fin de volume. Réalisé à l’échelon local, cet important travail a comme finalité de s’insérer dans le recensement systématique des sources de la mémoire en Wallonie et de permettre de futurs travaux comparatifs et interprétatifs sur l’histoire des représentations de la guerre 14-18 par les Belges durant et après le conflit.

Comment vivent les populations du Sud-Luxembourg au début du XXe siècle ? Stéphanie Claisse nous esquisse un bref aperçu du contexte géographique, social, politique et économique qui forme le quotidien des Gaumais et Ardennais de l’avant-guerre. Puis elle évoque les premières heures de l’irruption de ce qui sera considéré comme la Grande Guerre, véritable choc pour les populations civiles, ainsi que les massacres et exactions qui se perpétuent à Houdemont, Rossignol, Tintigny et leurs conséquences psychologiques à long terme. “Même terminée, la guerre demeure donc terriblement présente” (p. 51). Les mémoriaux s’érigent partout et semblent correspondre à un véritable besoin. Dans le climat d’instabilité et de bouleversements administratifs, économiques, financiers, politiques et individuels rencontré, quelle place accorder à l’érection d’un monument aux morts ? Un chapitre est donc consacré à la genèse du monument depuis sa conception jusqu’à sa réalisation.

Stéphanie Claisse chemine à la rencontre des hommes, des acteurs qui ont fait naître

ces monuments comme les architectes, les entrepreneurs, les tailleurs de pierre, les sculpteurs, les forgerons qui sont choisis parmi les hommes du terroir ou viennent parfois aussi de la capitale. Elle aborde encore ceux qui les ont financés... mais aussi les mémoriaux eux-mêmes dont les choix en termes d’esthétique, de prix, d’emplacement traduisent les mentalités de l’époque. Ces monuments aux morts deviennent donc pour elle, comme le dit S. Ambit, des “livres d’histoire ouverts sur ces années de guerre mais aussi sur celles qui suivent” (p. 63).

Une fois érigé, le monument s’intègre dans l’espace social et en devient acteur. Par son iconographie, il révèle les priorités données par les habitants de chacune des communes à certaines représentations sociales de la guerre. Quels statuts et images reçoivent les soldats, les déportés, les fusillés, les résistants, la patrie, les vaincus ? C’est dans une étude comparée des représentations iconographiques de ces acteurs que se déploient la richesse et les qualités du travail de Stéphanie Claisse.

La figure du soldat d’abord. En France, la politique de l’après-guerre accentue l’idée de l’Union sacrée, et privilégie l’image héroïque du combattant, créant un nivellement de la mémoire par uniformisation. Comme l’observe A. Becker, “Il est même frappant de voir des monuments si banals, (...) aussi homogènes dans des régions qui ont vécu une guerre si différente” (p. 105). La Belgique honore aussi ses soldats à l’instar de la statue du ‘Jass’ à Habaye-la-Neuve. Mais la Belgique occupée accorde aussi de l’importance à la souffrance des civils. Les mémoriaux belges sont donc plus diversifiés; les autres victimes de la

guerre comme les déportés, les fusillés et les résistants y sont représentés.

De ces trois catégories, le statut des déportés est cependant le plus complexe. Une certaine défiance quant à leur patriotisme s'est très vite fait sentir malgré les réactions assez rapides des associations de déportés. Par voie de conséquence, leurs noms sur les stèles figurent souvent à la dernière place.

Le fusillé par contre fait figure de martyr aussi bien sur les monuments que dans les discours. Les épitaphes reflètent un langage très souvent manichéen : les victimes innocentes, le supplice de la "Belgique martyre" d'un côté, la "barbarie allemande" de l'autre. Sur ces mémoriaux, ce n'est pas l'acte inique de la fusillade qui est représenté – à part l'exception que constitue le caveau des fusillés à Rossignol – mais bien son résultat, le deuil et la douleur des proches. Les résistants rejoignent dans l'esprit des populations l'image des fusillés. L'attitude des autorités religieuses face à ces deux dernières catégories est finement analysée. Elle témoigne de tentatives de récupération, d'encouragement même face à ce culte aux martyrs innocents.

Quant à la notion de Patrie, elle apparaît tant dans les discours que sur les monuments. Ses dimensions nationale et régionale se complètent et forment 'l'identité belge' à travers l'utilisation des blasons et allégories. Les ennemis, enfin, sont parfois cités quand il s'agit de massacres de civils. Confrontées à un nouveau type de guerre totale, loin du code d'honneur habituel, les populations extériorisent alors leur révolte : "Souvent le devoir de mémoire charrie donc un devoir de haine sacrée" (p. 128).

Ainsi, "tournés à la fois vers le passé et vers l'avenir, les mémoriaux conservent de la guerre les images que les hommes veulent en montrer" (p. 130). Tout trahit "une profonde soif de reconnaissance et le besoin de donner un sens à ce qui n'en a pas : la guerre" (p. 12).

Au-delà d'une étude comparée des mémoriaux, l'auteure continue son analyse en évoquant d'autres types de sources qu'elle aborde : les discours, la littérature, le contexte des commémorations, les articles de presse qui tous relatent la vie sociale et culturelle qui s'articule autour du village. Cette vie autour des monuments s'organise en moments forts.

D'abord l'inauguration. Elle intronise les monuments, leur permettant de devenir des lieux de mémoires par excellence. Leur mission : être comme le dit S. Ambit, les "totems de souvenirs" (p. 133).

La vie des mémoriaux sera ponctuée, dans l'Entre-deux-guerres et après 45, de cérémonies commémoratives. On peut regretter que ces deux aspects de la vie des mémoriaux – inauguration et commémorations – soient trop peu étudiés alors que l'auteure apporte, sans vraiment l'exploiter, un nouveau type de sources via la dizaine de témoins nés entre 1912 et 1933 qu'elle a interrogés. De même, les réactions ou informations venues de la presse sont quasi inexistantes. En revanche, elle évoque plus longuement les années 1922-1924, moments de rapatriement des soldats en vue de leur inhumation dans leur village, ce qui donne lieu à des cérémonies populaires qui concernent toute la commune.

L'auteure clôture son travail en montrant le paradoxe de l'oubli progressif de ces lieux de mémoires que sont les mémoriaux et le regain d'intérêt des scientifiques à leur rencontre. Comment expliquer cette attitude sinon par cette prise de conscience des lieux de mémoires qui, comme le confirme le succès des journées du patrimoine, participent à la recherche d'une identité collective ?

Un regret : l'absence d'une réflexion plus fondamentale, plus théorique, sur la fonction de mémoire, si superbement analysée par Paul Ricoeur, et sur les rapports complexes entre mémoire et histoire. Pourquoi l'historien se risque-t-il aussi rarement, du moins en Belgique, à théoriser sa démarche ?

Mise à part cette carence, voilà un excellent travail, bien écrit et fruit d'une recherche rigoureuse, même s'il souffre parfois du genre dont il est issu, le mémoire de licence.

Jean-Pierre Nandrin